

VALENTINE GOBY

**DES CORPS
EN SILENCE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA NOTE SENSIBLE, *roman*, 2002 (« Folio », n° 4029).

SEPT JOURS, *roman*, 2003.

L'ANTILOPE BLANCHE, 2005. Prix Culture et Bibliothèque pour Tous 2006 (« Folio », n° 4585).

PETIT ÉLOGE DES GRANDES VILLES (« Folio », n° 4620).

L'ÉCHAPPÉE, *roman*, 2007 (« Folio », n° 4776).

QUI TOUCHE À MON CORPS JE LE TUE (« Folio », n° 5003).

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

MANUELO DE LA PLAINE, 2007. *Illustrations de François Lachèze* (« Folio junior », n° 1440).

BONNES VACANCES ! (Collectif), 2003 (« Scripto »).

DE L'EAU DE-CI DE-LÀ (Collectif), 2004 (« Scripto »).

VA Y AVOIR DU SPORT (Collectif), 2005 (« Scripto »).

Aux Éditions Autrement Jeunesse

LE RÊVE DE JACEK, de la Pologne aux Corons du Nord, 2007 (« Français d'Ailleurs »).

LE CAHIER DE LEÏLA, de l'Algérie à Billancourt, 2007 (« Français d'Ailleurs »).

ADAMA OU LA VIE EN 3 D, du Mali à Saint-Denis, 2008 (« Français d'Ailleurs »).

LE SECRET D'ANGELICA, de l'Italie aux fermes du Sud-Ouest, 2008 (« Français d'Ailleurs »).

THIÊN AN OU LA GRANDE TRAVERSÉE, du Vietnam à Paris XIII^e, 2009 (« Français d'Ailleurs »).

CHAIMA ET LES SECRETS D'HASSAN, du Maroc à Marseille, 2009 (« Français d'Ailleurs »).

DES CORPS EN SILENCE

VALENTINE GOBY

DES CORPS
EN SILENCE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Bruit d'insecte qui cogne aux parois d'un bocal. Ça vient de quelque part sous le tableau de bord, ou de la portière, ou de l'intérieur de la portière, ou de l'intérieur du crâne, un bruit infime, régulier, usant le lieu d'impact dans le tympan. Claire frappe le plastique chaud du plat de la main, du poing, elle frotte son oreille, secoue la tête, mais l'insecte bourdonne et se heurte quelque part, obstinément.

Un camion la dépasse. Elle fixe la cabine rouge. Fixe les roues, le noir lisse du caoutchouc en rotation. À la périphérie de son champ de vision les panneaux blancs et noirs des portes de Saint-Cloud, Molitor, Auteuil, Passy, les à-plats verts, bleus, des nationales, des autoroutes se dilatent en taches aux couleurs incertaines, mélangées, se dissolvent en un film très doux, familier. Sur le plateau coulissant du camion, trois voitures aux carrosseries enfoncées, vitres brisées, pare-chocs arrachés, pneus éclatés, mal recouvertes de bouts de bâches plastique claquant contre les carrosseries ou se détachant lente-

ment, s'envolant en charpie transparente contre le ciel bleu mat, miraculeusement suspendue, une ou deux secondes, au-dessus du flot de voitures. Claire passe la quatrième, la pédale est dure sous son pied. Elle est tentée de suivre des yeux les lambeaux de plastique en dérive mais ses pupilles se rivent aux essieux dévissés, aux plaques d'immatriculation tremblotantes, bosselées, à la ferraille crue parce que pas une trace de rouille, comment détacher son regard de ces impacts neufs. Du métal pas oxydé. C'est la même couleur, à l'intérieur, sur ses blessures à vif. Au centre, une voiture bleu électrique. L'aile défoncée. Un morceau de vitre pend encore, mosaïque de verre prise sous un film turquoise. Est-ce qu'ils ont su, ceux qui étaient dans l'habitacle, que l'accident allait se produire? Est-ce que ç'a été une fin lente à venir ou un arrêt brutal? Elle scrute les reliefs incrustés dans la tôle, elle a idée des corps écrasés là-dessous, ils ont peut-être senti, quart de seconde après quart de seconde, qu'ils allaient vers le pire; mais à quel moment, précisément, la certitude d'une tragédie? Elle détourne les yeux, passe la cinquième, *ils n'ont peut-être rien pu faire, pas pu dévier leur trajectoire*, pense-t-elle tandis que Kay, sur son rehausseur, plisse les yeux à cause du vent qui s'engouffre à l'arrière et ne voit rien glisser, de l'autre côté de la fenêtre, que des filaments de couleurs, *pas pu s'écarter du tracé initial, c'est parfois tout de suite la sortie de route*. Le bruit, la tête de l'insecte frappée au carreau, le carreau frappé dans sa tête après les nuits d'insomnie,

le plat de la main sur le tableau de bord, la carapace n'éclate pas, elle rebondit sans cesse; les larmes; le vent qui les chasse qui les sèche, et merde, parfois, c'est tout de suite la fin.

Elle roule, elle anticipe les virages, elle regarde en face, elle essaie, mais devant il n'y a rien qu'une vie défaite, déménagée, et plus près encore, dans les heures, les minutes, les secondes qui viennent, qu'une route en boucle glacée de soleil avec des portes et des bretelles de sortie mais laquelle prendre, pour aller où? Envie de rien, même pour l'instant qui vient, un restaurant, une aire de jeux, bientôt pourtant il faudra trouver quelque chose pour Kay. Il y a une histoire finie derrière, énorme, et Kay depuis plusieurs jours commence à comprendre.

Kay, sa terreur de la fin. Au cinéma, assise sur le rebord des sièges en mousse rouge, les pieds ballants, la bouche entrouverte, le visage tatoué d'images délavées, de couleurs en mouvement, elle regarde le film; et Claire regarde Kay; le filet de salive qui scintille au coin de sa bouche, l'ombre des cils sur ses joues, sa main, suspendue au-dessus du sachet de crocodiles translucides. Kay happée, le corps immobile, couvert par les images projetées sur l'écran. Dès le début, Kay se tourne vers sa mère : *Ça va durer longtemps encore?* Claire répond *Oui ma chérie*. Le temps s'écoule, la question revient et la réponse de Claire est chaque fois moins assurée. *Peut-être*. Puis : *Je ne crois pas*. Kay se rapproche des genoux de sa mère. Y grimpe. Demande sa peluche, la colle sous son nez. Elle ne parle

plus. Lèvres qui tremblent. Claire serre Kay, très fort, qui a enfoncé son visage dans le pull de sa mère aux premiers sons du générique de fin. Les mots flous défilent, ondulés, sur ses cheveux châtain tandis que la salle se vide. Le film s'arrête et Kay s'arrête, c'est simple et effrayant. Kay est cette toute petite fille qui sort des salles de cinéma en pleurs, en deuil, interrompt brusquement les contes lus sur ses CD, les dessins animés, les films sur DVD, ne se laissant prendre au piège qu'une seule fois, la première, par ignorance du déroulement de l'histoire, appuyant sur le carré noir, stop, de la télécommande toutes les autres, bien avant le dénouement. L'histoire de Claire et d'Alex ne se joue qu'une fois, il n'y a pas de leçon à tirer, de repères à situer, à mémoriser pour empêcher la chute. Les dernières phrases, Kay les énonce à voix haute, très vite, dans le silence, devant l'écran éteint, parfois ce n'est qu'un murmure enfoui dans sa peluche, l'accomplissement d'un rite pour clore, elle-même, une histoire qu'elle voulait sans fin. Kay qui maintenant, face à Alex, à Claire, au déchirement, ne peut rien.

Kay, sa terreur de la fin et son goût du massacre. Tant de châteaux de sable rasés, piétinés avant que la marée les lèche, les érode, les avale, centaines de minuscules sabordages sur les plages de Trouville, de Mimizan, de Dinard désertées à la tombée du soir quand Kay, les jambes nues, sautait à pieds joints sur les tours, le donjon, les murs de ronde, brisant les douves à coups de pelle rouge — Claire se souvient du rouge dans la lumière rasante de six

heures —, pulvérisant tout relief, les monticules couverts de coquillages et d'algues brunes, les haies de couteaux roses hérissées en barrière de protection — Claire entend les craquements répétés de leur matière brisée —, les étoiles de mer, les hippocampes, les écrevisses moulés dans le plastique bleu, et des gerbes de sable jaillissaient autour d'elle qui ne souriait pas, achevant sa tâche, consciencieusement, puis quittant les lieux sans se retourner; tant de dessins à la craie effacés du tableau noir d'un coup d'éponge humide, et d'autres, engloutis sous la rage du feutre, tordus, froissés, déchirés, découpés au ciseau, jetés avec délectation, Claire les rattrapait dans la poubelle, les déplaçait, les lissait du plat de la main, les écrasait sous trois volumes d'encyclopédie où ils devenaient des feuilles patinées, craquelées comme de vieilles peintures, elle n'en pouvait plus du gâchis, et Kay pleurerait; combien de constructions éphémères de bois, de feuilles, de pétales de fleurs échafaudées dans les squares, de rouges à lèvres, d'éclats de miroirs, de boîtes de Kleenex, de colliers, confectionnées dans la salle de bains, écroulées d'une simple pression du doigt; et ces chemins de cailloux aux courbes régulières, aux dégradés de gris, déclinant tous les diamètres, ces formes tracées dans la terre de l'extrémité d'un bâton, la langue entre les lèvres, peuplées de personnages en caoutchouc, de surprises Kinder, de petits fruits, noyaux, de perles, saupoudrés de poussière blanche, théâtres, bestiaires, micro-planètes détruits avant l'usure, l'accident, le hasard. Peur de la fin.

Besoin d'achever, soi-même. Kay contre le temps, devenue le temps. Décidant du début et de la fin. Et eux, Claire et Alex, vivant la lente érosion de leur amour, sachant la marée montante et s'en allant pourtant, sans révolte, laissant au temps le pouvoir d'abîmer, patiemment, leur amour, ou simplement, n'y pensant pas. Kay sa pelle rouge ses pieds ses jambes sa terreur son pouvoir. Claire, sa raison, sa lassitude ; elle se demande s'ils se sont quittés, Alex et elle, si l'un a quitté l'autre, ou s'ils ont glissé, côte à côte, consentants, dans la fadeur, jusqu'au rien.

15 h 22 au tableau de bord. Claire ne sait pas, exactement, où situer le déclin. Elle ne peut pas isoler l'instant précis où sous eux, le sol s'est affaissé — il y a toujours un premier millimètre de pente, un demi-millimètre, un centième de, un point palier qui précède le basculement. La fin de leur amour. LA-FIN, articule-t-elle, la bouche pleine d'air chaud à cause de la vitre baissée ; elle a commencé où ? Elle lutte contre la pensée que, dès le début, leur histoire s'est mise à finir. Elle repousse l'évidence qui s'impose, l'amour comme la peau, comme les plantes, comme les utopies, comme les chiens, promis au pourrissement, crevés au bout du compte. Elle en pleure, depuis l'enfance, depuis qu'elle sait que toute fleur se fane et alors ils n'y seraient pour rien, elle et lui, ni eux ni personne, à la fin de l'amour, à la fin de tout, c'est à hurler. L'aiguille blanche frappe le carré lumineux de la

réserve d'essence. Le voyant orange clignote. Il faudrait faire le plein. La panne commence maintenant, au moment où le voyant s'allume et où elle ne se dirige pas vers une station-service parce qu'elle est ailleurs que dans cette voiture étuve, elle cherche les prémises d'une catastrophe antérieure. Elle se demande si elle aurait pu stopper l'avancée du désastre, comme on arrête le filage d'un bas repéré dès le premier accroc, d'un point de colle ou de vernis à ongles. Elle se mord la lèvre. Insoupçonnable, la fin de leur amour. Un jour, elle vient d'habiller Kay pour l'école, elle est en nuisette blanche, pieds nus sur le carrelage, appuyée au chambranle de la porte de la cuisine. Le rimmel pas ôté la veille forme une poudre foncée sous ses cils, qui accentue le bleu des cernes. Elle regarde Alex. Tant d'infimes événements ont dû préparer ce moment, elle ne les a pas vus, mis bout à bout, conduire à cette scène désarmante : lui, qui mord une tartine de pain dans la cuisine saturée de lumière, cravate nouée autour du col, rasé de frais, parfumé, comme tous les matins ; mâchant soigneusement chaque bouchée, la tasse de café chaud à portée de main ; il sourit, en écoutant France Inter. Elle, qui suit du bout des doigts le tour en dentelle de sa nuisette, et soudain voudrait essayer les lèvres d'Alex, doucement, les traces de confiture. Secouer les miettes tombées sur le devant de la chemise. Déplacer la mèche sur son front. Elle voit l'enroulement de ses cheveux très courts autour du petit point rose, à l'arrière de son crâne, épi d'enfant mal gommé au gel.

Elle sait, à ce moment-là, elle s'en étonne mais ne lutte pas, ou plus, qu'elle ne l'aime plus. Elle se le dit, un mot après l'autre, pour la première fois. Elle contemple la scène. La pitié monte par vagues chaudes. Et la honte. Elle voudrait embrasser la joue d'Alex, lui dire juste : *tu existes*, et demander pardon, en lui serrant les poignets, fort, de ne pas trouver d'autres mots. Elle reste figée ; elle voit l'homme mastiquant sa tartine et elle a envie de lancer une chaise à travers la fenêtre.

Ça va agoniser pendant des mois. Eux, l'image tendre de lui dans la lumière de la cuisine, de plus en plus grise, pâle, froide, désolante, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de trouble, de tentation de s'excuser, de s'effondrer face à l'écroulement complet de l'amour, jusqu'à l'acceptation calme de la fin, quand Alex mâchant son pain n'est plus autre chose qu'un homme au petit déjeuner, quand disparaît même l'envie d'essuyer ses lèvres, de secouer sa chemise, de replacer sa mèche de cheveux, quand l'espace qui sépare le chambranle où elle est appuyée du corps d'Alex mangeant sa tartine est devenu indifférent. La fin est contenue dans cette vision du matin où, une seconde, elle a pensé en le regardant : *mon petit garçon, oh mon petit garçon*. Il ne la fera plus jouir sous sa langue, fondre dans les draps du bout de son sexe, les yeux rivés sur son visage. Sa bouche sur son ventre plus jamais, ni la certitude de lui en elle, bientôt, et de sa faim. Ce qu'il peut, la tenir, la gonfler, la faire gémir, se taire, supplier, plus jamais. *Mon petit garçon*.

Le réservoir d'essence se vide. L'air chaud craquelle les minuscules sillons de sel qui courent du coin de ses yeux à ses lobes d'oreilles. Sa main se brûle à la boucle surchauffée de la ceinture. Putain d'insecte qui cogne dans sa tête, tic-tic-tic. Elle abaisse le pare-soleil.

La sueur, le long de la nuque de Claire. Elle passe sa paume sur ses vertèbres, essuie les gouttes, masse le muscle sous le T-shirt.

— T'as pas chaud ?

Claire ajuste le rétroviseur, y cherche le visage de l'enfant, rougi par la lumière traversant la serviette de bain coincée dans la portière ; elle hausse la voix :

— T'as pas chaud ?

La bouche de Kay forme un « non » silencieux avalé par les rafales. La main de Claire fouille le sac sur le siège passager, la voiture ralentit, le camion rouge aux voitures accidentées la dépasse, clignotant droit, et s'engage sur la bretelle de sortie.

— Tiens !

Elle lance vers l'arrière une poignée de frites poisseuses et sucrées. Elle suce ses doigts. Tire sur sa jupe froissée, humide. Allume la radio. Un grésillement désagréable, elle éteint.

Léger coup de pied dans les omoplates.

— Oui ?

Kay articule des sons inaudibles dans le rétroviseur. Claire remonte la vitre.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— On va où ?

Elle savait que ça viendrait.

Piscine.

Ou Jardin d'Acclimatation.

Ou île de la Jatte.

Elle tourne le bouton de la soufflerie. Un air brûlant de radiateur électrique. Elle pousse à fond le bouton vers le minuscule flocon blanc imprimé sur le côté gauche. Elle palpe les lamelles tièdes, odeur de plastique fondu, les incline vers le sol.

— Tu as envie de faire quoi ?

Le centre commercial des Quatre-Temps, climatisé, les néons blancs, le sol frais, il faut racheter des chaussures à Kay. Ou la piscine. Ou le jardin, ou l'île de la Jatte.

— J'ai faim.

— Tu ne m'aides pas, là.

Kay bascule sa tête contre la serviette rouge, glisse son pouce dans sa bouche. Dans le rétroviseur, l'image de l'enfant qui tend devant elle les doigts de sa main gauche. Tout à l'heure, sur l'aire d'autoroute, après qu'elle a demandé un petit frère, sa mère a dessiné au stylo bille des yeux, des nez, des bouches sur ses phalanges. Les doigts remuent, tout doucement, une histoire silencieuse qui fait sourire Kay, fait sourire Claire, le pâle reflet de Claire dans le pare-brise. Elle rabaisse la vitre.

900 km. Le compteur déroule la distance, l'horloge les cristaux liquides. 9 heures de conduite, à plus de 30°C.

L'aiguille pénètre la zone rouge de réserve. Dans le coffre, les bagages de trois semaines de vacances, des maillots de bain encore mouillés, des pelles pleines de sable, un ballon dégonflé, trois cartes postales écrites et pas posées, des pellicules Ilford aux clichés déjà obsolètes, des briques de jus de fruit tièdes. Elle devrait sortir porte d'Asnières, pour rejoindre l'appartement; Claire a dit qu'elles n'y retourneraient pas tout de suite, à cause, mais Kay n'en a pas conscience, de la présence d'Alex, du corps d'Alex dans l'appartement, son odeur, CK1, ses chaussures à l'entrée, le talon gauche un peu en biais, usé du fait d'un défaut de marche, les pièces de monnaie couleur bronze jetées un peu partout sur les meubles; les bouts de fil de ses poches décousues traînant sur le parquet; les livres aux pages cornées; Coltrane; la voix d'Alex, sa cravate dénouée sur le piano, son verre de whisky sec, son dépôt doré, sur la table basse, les tickets de carte bleue froissés en boules blanches dans le cendrier; toute la vie connue, apprivoisée d'Alex, qui n'est plus que le père de Kay. *On ne rentre pas maintenant*, a dit Claire en franchissant le péage de Saint-Arnoult. Elle serrait le reçu cartonné entre ses lèvres, et passait la seconde après quarante-cinq minutes quasi à l'arrêt, à s'éventer avec des prospectus Pizza Hut pliés en accordéon, scrutant l'énorme barrière de péage tremblant comme un mirage, sur le bitume chaud. *Regarde le ciel, comme il fait beau mon chou*, le ticket s'imbibait de salive, et s'il avait plu elle se serait arrêtée dans Paris en warning

devant un kiosque, aurait acheté *L'Officiel des spectacles*, aurait trouvé une séance de cinéma, un atelier de peinture, une expo à la Villette, elles auraient arpenté sous la bruine le canal de l'Ourcq plutôt que de monter tout de suite à l'appartement, 5^e étage gauche, avec Alex à l'intérieur et les maillots mouillés dans les sacs. Jardin d'Acclimatation? Île de la jatte? Piscine? La foule, les maillots pleins d'eau de mer au fond du panier de plage et le sel dissout dans le chlore, la serviette imprégnée d'ambre solaire, la peau d'Alex sorti de l'eau, imperméable, criblée de minuscules gouttelettes blanches que Kay s'amusa à brouiller du bout de l'index. Porte Maillot, sortie du périphérique, le rond-point, la tour marron du Concorde-Lafayette, le vaisseau blanc, sale en plein jour, du palais des Congrès. « Salon de l'imagerie médicale », étalé sur la façade en lettres violettes — Claire se demande quelle est la plus petite taille de tumeur cancéreuse jamais découverte.

— Alors, Kay? Tes doigts, ils veulent aller où?

Premier tour de rond-point. La minime circonférence de tumeur, son œuf, avant le mal.

— On prend le petit train pour le Jardin d'Acclimatation?

Alex tient des barbes à papa roses, ou bien il est assis sur un cheval à bascule, Kay entre les jambes, ou encore il pousse les balançoires en pneu près du camion de pompier, ou il est accroupi à hauteur de Kay, montrant les perroquets cachés derrière les grilles, les désignant par

leurs noms, et les mésanges, les aras, les canaris, il imite le sifflement de chacun, ou il fume une cigarette, les yeux posés sur Kay et Claire tenant une canne pour la pêche aux canards, elle le voit en détournant légèrement la tête, un peu en retrait, tandis que sa fille hurle : *celui-là, trois points maman, pour le poisson rouge!* Avant la naissance de Kay, ils ont pique-niqué sur l'herbe du jardin, au-delà du parc à faons, dans le pur début de l'amour, l'absolue solitude du début de l'amour, sa plénitude; ils ont vu les lamas, l'ânesse et son petit, les cochons répugnants; à un moment, Claire a poussé Alex dans le bassin aux bateaux télécommandés. C'est le plein été, il nage vers la rive, ouvrant de ses mains l'eau très plane entre les sillons des moteurs miniatures, de la boue mêlée aux poils de ses sourcils; il sort de l'eau, le pantalon collé aux cuisses, le blanc de la chemise assombri par les poils de son torse. Il est furieux. Il bande. Il lui fait l'amour dans les toilettes, marquant son T-shirt rose d'empreintes foncées au niveau des seins, du ventre, une main plaquée sur sa bouche, dans le vrombissement feutré des modèles réduits.

— Non; plutôt l'Île de la Jatte? J'ai ton vélo dans le coffre, ce serait bien de se remuer les jambes.

Deuxième tour de rond-point. Alex abaisse la selle du vélo neuf. Il fait tinter le grelot, tourner à vide les pédales. Kay s'assoit. Elle dit qu'elle a peur. Il sourit, l'embrasse à la racine des cheveux — Claire est jalouse de Kay à cet instant, et chaque fois que ce mouvement tendre se reproduit, le baiser à la racine des cheveux, elle ne connaît

pas de geste plus aimant, elle ferme les yeux et chasse le désir qui la mord. Kay pédale, Alex court à côté du vélo, tient Kay par les épaules, relâche son emprise ; Claire les regarde s'éloigner dans l'allée très verte, regarde Alex ne plus tenir que le T-shirt de Kay dont le corps tangué, incertain — comme celui des bébés au début de la marche, en équilibre précaire, toujours proches de la chute, rattrapés d'extrême justesse par des forces invisibles —, Claire a envie de rire, puis le corps de Kay s'effondre sur le gravier blanc. Est-ce que c'est la fin, la naissance de Kay ? Elle se rappelle, un mois après l'accouchement, elle demande à Alex de lui faire l'amour. Il n'y a pas de caresses, aucun geste tendre, elle repousse toutes les tentatives, elle n'a pas de désir ; elle a dit ça, calmement, comme elle lui demande, parfois, d'attacher son collier, de lui ôter un cil de l'œil, d'attraper un saladier placé trop haut sur l'étagère : *tu veux bien me faire l'amour ?* Elle veut que son corps à elle lui revienne ; elle lui demande comme un service, il l'ignore, de lui rendre le corps confisqué par Kay, et il s'exécute. Elle lui tourne le dos, elle ne veut pas voir sa jouissance. Puis elle tend ses seins vers sa bouche, il les mange, ce n'est pas la bouche d'Alex c'est la bouche d'un homme, ces seins ne sont pas à Kay ils sont à elle qui les donne si elle veut, à qui elle veut. Souvent, elle tient sa fille toute nue contre son ventre nu, elle caresse sa petite tête molle, elle se sent très douce, *tu es dehors, maintenant, c'est bien*. Peut-être que la fin de leur amour commence avec Kay. Pas à cause

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 2 décembre 2009.
Dépôt légal : décembre 2009.
Numéro d'imprimeur : 74810.*

ISBN 978-2-07-012804-4/Imprimé en France.

172443

Des corps en silence

Valentine Goby



Cette édition électronique du livre *Des corps en silence*
de *Valentine Goby*
a été réalisée le 22/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070128044)
Code Sodis : N39502 - ISBN : 9782072376740